

Samedi 06 décembre 2014 00h00 [GMT + 1]

NO 445

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde – PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix – AGNES AFLALO

www.lacanquotidien.fr



« **La double maternance** »

Entretien avec **Grichka Bogdanoff**, par **Philippe Bouret**



Philippe Bouret : Grichka Bogdanoff, vous avez accepté de me parler de votre mère, de la part qu'elle a eue dans ce que vous appelez votre « destin ». Mais avant cela, j'aimerais que vous me disiez quelque chose de vos rencontres avec Jacques Lacan.

Grichka Bogdanoff : La rencontre avec Lacan a été double.

C'est une rencontre qui s'est effectuée d'abord de manière magistrale, dans un cours qu'il donnait à La Sorbonne, puis dans ses Séminaires auxquels j'ai assisté. Nous

étions à côté de Philippe Sollers, Roland Barthes, enfin, toute la grande montée des sciences humaines de l'époque. Nous étions inscrits à l'École des Hautes Etudes en Sciences Sociales, en thèse de Doctorat, parallèlement à nos études scientifiques. Nous étions fascinés par Lacan. Je me souviens même de la phrase qui a démarré un séminaire qui s'appelait *Le sinthome*, sur Joyce. C'était absolument extraordinaire, je m'en souviens parce que ça m'a définitivement marqué. Il dit : « De ce séminaire, je suis aussi embarrassé qu'une carpe le serait d'une pomme ». N'est-ce pas merveilleux ? Ça, c'est le Lacan magistral.

J'ai aussi rencontré le Lacan intime. Nous avons été chez lui, Igor et moi-même, à de très nombreuses reprises, rue de Lille, au 5, rue de Lille exactement. Nous étions reçus tous les deux. Il s'agissait de parler avec lui d'une question qui tournait autour de l'imaginaire. Nous voulions savoir des choses et les recueillir pour un livre que nous préparions et que nous avons publié par la suite pour les Éditions Lafond¹. Cet épisode se passe au milieu des années 1970. Nous sommes, Igor et moi, pratiquement toutes les semaines chez Lacan, pendant très longtemps, pendant plusieurs semaines, dans son cabinet. Je me souviens d'une phrase, un jour, où il nous avait demandé de réécrire nos coordonnées. Il s'était alors lancé dans un mot, comme il savait en faire, parce qu'il avait un esprit fulgurant. Il nous avait dit : « C'est curieux que vous deviez vous mettre à deux pour écrire votre nom ». C'est génial, c'est purement génial ! Formidable ! Nous en reparlerons de manière plus précise si vous le voulez...

Ph. B : Passons donc à votre intérêt pour les sciences exactes et les sciences humaines. Cette orientation de votre vie n'est pas sans lien avec votre mère.

G. B : En réalité, notre mère, que nous appelons souvent entre nous *l'imgo maternelle et gratifiante* - selon un discours qui est emprunté à la psychanalyse - a été le point de départ de beaucoup de révélations et même de révolutions. Des révélations, parce que notre pensée s'est structurée autour de ce qu'on appelle justement l'imaginaire. Quand on suit un petit peu le courant analytique, on voit finalement que le psychisme est balancé entre deux grandes instances qui sont le symbolique d'un côté, le père, la parole du père, le langage, puis de l'autre, l'objet partiel du désir, le surgissement de l'imaginaire. Et chez nous, c'est l'imaginaire. Einstein le disait d'ailleurs : en science, ce qui compte c'est l'imaginaire et pas les connaissances. À partir de là, on voit à quel point est important pour nous la mère. La mère est le point de départ et en même temps de convergence de ce qui relève finalement de ce surgissement de l'imaginaire et de la mise en perspective active de cet imaginaire.



Quand on a commencé à s'interroger, il y a très longtemps, quand on avait deux, trois ans, sur le mystère de l'origine, Maman était très présente. Nous étions confrontés au spectacle de ce château dans lequel nous vivions et où nous étions nés. Nous avons tout de suite posé la question : d'où vient ce château ? Et après cela : d'où vient notre pays, d'où vient la terre, d'où viennent les étoiles et d'où vient l'univers ? On a très vite été vers ces questions-là, à cet âge, avant même de structurer la lecture et l'écriture. C'était présent en effet très tôt, avant l'émergence de l'écrit et je pense qu'on trouve là une codification qui précède celle du langage. Le langage, c'est de l'ordre du père et ce symbolique-là était précédé par l'imaginaire. L'imaginaire, lui, donne de l'élan à des questions qui autrement, soit ne surgissent jamais, soit sont brimées. Quand on essayait de partager ces questionnements avec nos contemporains qui avaient trois ou quatre ans, ils étaient absolument indifférents à nos questions, parfois même hostiles. Donc, nous nous sommes rendu compte que nous étions les seuls à nous interroger sur le monde et sur l'univers.

Il y a un deuxième phénomène, qui probablement s'agrège au premier et peut-être même le déclenche, c'est le fait que nous sommes deux, le fait d'être contemporains l'un de l'autre, jumeaux. Ce trésor finalement de la gémellité est un trésor de la connaissance, c'est un trésor des questionnements, un trésor des questions que nous nous posions l'un à l'autre. Nous avons aussi des conversations auxquelles notre mère était associée ainsi que sa propre mère à elle, notre grand-mère. Il y avait une double *maternance*. Notre grand-mère a eu un rôle absolument fondateur. D'abord, elle vient d'un lieu, du point de vue de l'histoire et de la géographie, qui est quand même assez exotique. Elle a appartenu à la cour de François Joseph, elle était issue d'une très ancienne famille de la noblesse princière d'Autriche. Il y avait donc ce

fourmillement de légendes qui fait que notre famille s'éclaire dans le temps selon une généalogie. Même chose du côté de Papa. Pour une raison mécaniquement explicable, nous avons été davantage du côté de la mère puisque Papa est arrivé dans notre vie alors que nous avions huit ans, après avoir fait des voyages dans le monde entier. En réalité, nous avons été entièrement immergés dans cette double instance maternelle et féminine. Et cette immersion a été un principe de libération de l'imaginaire.

Ainsi, aujourd'hui, nous avons probablement franchi des étapes et des frontières que d'autres n'ont jamais osé ou pu simplement franchir. Cette espèce de jaillissement à ciel ouvert de l'imaginaire a été pour nous absolument déterminant.



Ph. B : Vous faites donc le lien entre jaillissement de l'imaginaire et immersion dans ce que vous nommez la double maternance ?

G. B : C'est absolument clair. S'il y avait eu une instance duale, une *dualité paternisante*, nous aurions probablement eu un lien moins immédiat, moins droit à cet imaginaire, à cette audace et aussi derrière ça à ce bonheur de penser. Nous avons découvert très vite que poser des questions était un vrai bonheur. Le désir de savoir, le désir du chercheur et en même temps le bonheur de poser des questions sans pour autant jouir de la réponse parfois inaccessible.

Ph. B : En quoi et comment votre mère a-t-elle favorisé ce bonheur de savoir et ce bonheur avec la connaissance ?

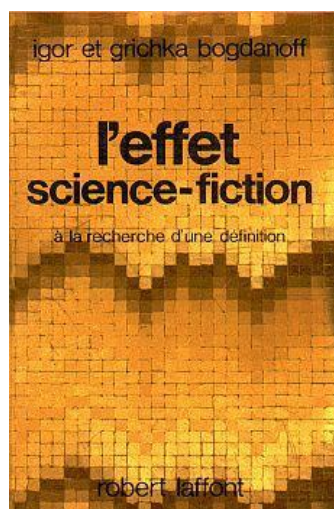
G. B : Nous avons trouvé en elle tout cela, un positionnement très généreux par rapport à nos propres questions. Généreux doublement : apportant des réponses lorsqu'elles lui étaient accessibles et en même temps prolongeant nos questions en se retournant vers sa propre mère. Cette double articulation fut très intéressante, car de ce point de vue-là nous avons été doublement enrichis, à la fois par des réponses directes de Maman et par un écho et un phénomène de va-et-vient entre elle et sa

propre mère, dont nous étions témoins. Ces questions provoquaient des scènes de pensées, des scènes familiales.

Ph. B : Qu'entendez-vous par « scènes de pensée, scènes familiales » ?

G. B : C'était une sorte de *théoriase*, une dimension cousine entre théâtre et théologie. Cette mise en abîme des questions débouchait sur une mise en scène. Le soir, après le dîner, une fois cette grande table de chêne débarrassée et nue, notre grand-mère et notre mère se plaçaient aux deux extrémités sur la longueur et nous, nous étions de part et d'autre. Nous étions donc quatre. À ce moment-là, se mettaient en scène des questions, notamment la fameuse question de l'origine. Nous avons demandé à savoir. À cette époque, nous avions moins de trois ans, deux ans trois quarts exactement, c'était en juin, avant notre anniversaire. Nous avons demandé d'où vient l'univers ? Cette scène était parfaitement structurée, je m'en souviens avec exactitude. Notre maman nous a expliqué que l'univers n'était pas éternel. Alors, elle s'est tournée vers sa propre mère qui lui a dit : « L'univers naît d'une poussière ». Et je me souviens de cette phrase qui est restée. Tout mon destin vient de là. Et tout se déroule ce jour-là, ce beau jour de juin, à l'orée de l'été qui annonçait une immense trajectoire pour nous. Cette grande question-là provoqua en écho ces deux petites réponses apportées par deux personnes qui ont joué évidemment pour nous un rôle inouï dans la représentation. Tout part de là, de cette scène mémorable qui a engendré notre destin et de cette *double maternance* dont j'ai parlé.

¹Igor et Grichka Bogdanoff, *L'Effet science-fiction. " À la recherche d'une définition"*, Lafond, 1979.



Angkor : le règne de la pierre

par Damien Botté



« Sur quoi allez-vous travailler en cartel ? » Vint mon tour où je répondis : « Angkor ! », au lieu de *Encore*, livre XX du Séminaire de Lacan. En tant qu'analysant, je ne pouvais passer à côté de cette formation de l'inconscient qui signait l'expression d'un désir, un trou dans le savoir devant lequel je choisis de ne pas céder. Mon désir de me rendre au Cambodge prit une forme décidée, afin de découvrir l'immense site archéologique d'Angkor près de la ville de Siem Reap.

Du « sans monde » au signifiant

Dans cette jungle khmère, au tout début du VIII^e siècle, Yaśovarman, crédité du titre de « créateur d'Angkor » et fils du roi Indravarman I^{er}, entreprend la construction du premier temple-montagne en pierres, en grès plus précisément. Jacques-Alain Miller note chez Heidegger que « la pierre est sans monde »¹, ce qui clarifie le fait que la pierre n'appartient pas au monde du vivant. Il rappelle aussi que Lacan signale « qu'il suffit que la pierre soit érigée, dressée, pour qu'elle puisse devenir symbole du phallus. Cela veut dire que le signifiant sait s'emparer des pierres et les transformer à son image, je veux dire en signifiants »². À ce moment précis de la fin de cette édification, la pierre qui était « sans monde » devient engagée dans le signifiant, puisque l'ensemble de ces pierres porte un nom, le *Phnom Bakheng*, et marque « un territoire, un seuil, celui par exemple d'un espace défendu, sacré »³. Ainsi, « la pierre est sans monde, sans monde qui soit le sien, mais le monde de l'homme n'est pas sans les pierres dont il fait grand usage pour ses projets »⁴. En somme, la pierre est sans monde jusqu'au jour où elle rencontre le chemin du

signifiant, l'ordre symbolique. Les lingams, qui ornent tous les temples et lieux consacrés à Shiva, en sont aussi un signe saisissant.

L'empire khmer connut son apogée au XII^e siècle avant de tomber dans l'oubli autour du XVI^e. Les splendeurs du site furent dévastées et pillées par l'invasion siamoise autour des années 1430, qui emporta ces trésors khmers à Ayutthaya, qui fut à son tour ravagé par les Birmans un siècle plus tard. La cité khmère s'est alors endormie dans la jungle et fut engloutie en quelques siècles par la végétation, comme le présente encore aujourd'hui la gangue végétale du temple Ta Prohm, où l'entrelacs des énormes racines de fromagers et des murs donne une idée de ce qu'était ce site avant sa redécouverte. Il n'y a qu'Angkor Vat qui resta debout, car restauré en permanence. Il demeure encore aujourd'hui le plus grand édifice religieux au monde.



Les civilisations sont mortelles

Nous pourrions ici transposer ce que dit J.-A. Miller à propos des ruines du Colisée à celles du site archéologique d'Angkor : « Les ruines incarnent à la fois l'élévation et les grandeurs des civilisations et leur déchéance, leur mortalité. [...] Ce sont des phénomènes de pierres, et même précisément la pierre revenue à la pierre, rendue à l'inanimé après avoir été insérée dans une architecture, insérée dans un mode de vie, insérée dans un mode-de-jourir [...]. Cette pierre a été au moins métaphoriquement animée par l'esprit d'une civilisation [...]. C'est la culture édiflée sur la nature et finalement ruinée »⁵.

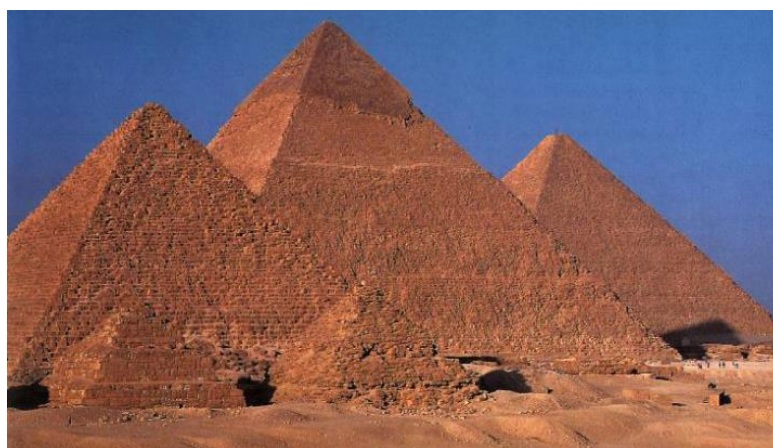
Pierre Loti, qui signa la naissance d'Angkor à la littérature occidentale, offrit ce même constat dans un texte magnifique publié dans *L'Illustration* en 1911 et 1912 : « Voici où furent des palais, voici où vécurent des rois prodigieusement fastueux, de

qui l'on ne sait plus rien, qui ont passé à l'oubli sans laisser même un nom gravé sur une pierre ou dans un mémoire. Ce sont des constructions humaines, ces hauts rochers qui, maintenant, font corps avec la forêt et que des milliers de racines enveloppent, étreignent comme des pieuvres. Car il y a un entêtement de destruction même chez les plantes »⁶.

Les empires se créent, dominent de manière hégémonique puis disparaissent. À l'échelle de l'Histoire, c'est un fait, c'est devenu une règle. Même dans notre monde post-moderne, nous remarquons bien que la Vieille Europe et les États-Unis, surendettés et désindustrialisés, sont à la peine au niveau économique par rapport aux croissances, en baisse mais toujours insolentes, de certains pays asiatiques, rappelant la phrase de Valéry : « Nous autres, civilisations, nous savons que nous sommes mortelles ».

Les récentes et immenses constructions architecturales asiatiques, non plus en pierres, mais en acier et en verre, font dans la démesure pour habiller et embrasser à leur tour le discours capitaliste.

Elles restent néanmoins en deçà des efforts consentis pour l'édification de cités comme celle d'Angkor : immensité du site avec ses dizaines de temples, des bas-reliefs sans fin sculptés avec une précision incroyable, gigantesques douves artificielles creusées de main d'homme, des kilomètres de murailles, des portes finement taillées de vingt mètres de haut comme celle de La Victoire, des ponts décorés par des statues d'Apsara et de Nâga, des centaines d'énormes visages de Brahmâ... Selon certaines inscriptions en sanskrit, la construction d'*Angkor Vat* nécessita trente-sept ans de travail et la réquisition de milliers de tailleurs de pierres, sculpteurs et d'éléphants pour le transport des blocs de grès. Pierre Loti ose la comparaison : « Et ce temple est sans doute, avec celui du Bayon effondré dans la forêt proche, la plus pesante montagne de pierres que les hommes aient osé entreprendre, depuis les pyramides de Memphis »⁷.



L'Autre n'existe pas, mais c'est « un lieu d'être »

Qu'est-ce qui pousse les hommes et les femmes à créer et à construire des sites aussi grandioses, aussi magnifiques d'un point de vue architectural ? Le Cours de J.-A. Miller « L'Être et l'Un » peut, il me semble, apporter une réponse à cette question : « *L'Autre n'existe pas* ne veut pas dire que l'Autre n'est pas. L'Autre, le grand Autre, est [...], en tant que tel, il n'est pas du tout soustrait à l'être. [...] Le grand Autre, c'est un *lieu d'être*, le lieu ontologique où s'inscrit le discours, le lieu que vise tout dit »⁸. Cette distinction faite par J.-A. Miller entre l'être, qui est du côté du semblant, du sens, de l'équivoque, et l'existence, qui est sur le versant du réel, du vrai, de l'univoque, permet de comprendre que l'homme, depuis le début de la civilisation a fait de l'Autre un *lieu d'être* à défaut de pouvoir le faire *exister*. Les différentes cosmogonies égyptiennes ont fait naître un lieu où s'inscrit un discours, un lieu où l'Autre est, un lieu où les pharaons l'honoraient en érigeant de gigantesques pyramides. La cosmogonie khmère, issue de l'indouisme puis du bouddhisme, incita les rois bâtisseurs à représenter le mont Meru à travers leurs temples-montagnes, et donc à faire *être* le lieu que vise tout dit, la maison des dieux de la mythologie hindoue.

En somme, l'Autre n'existe pas, mais on peut l'inventer, le fabriquer, c'est-à-dire qu'on peut le faire être dans un lieu, en tant que « l'Autre n'est qu'un semblant »⁹, présente un « statut de leurre »¹⁰, une « structure de fiction »¹¹, et c'est ce qu'ont fait les hommes et les femmes depuis le début de la civilisation. Il n'est pas question ici, notamment dans notre ère contemporaine, de généraliser l'inspiration des artistes à cette conception de l'Autre, mais nous ne pouvons ignorer qu'un grand nombre de sites architecturaux ont été édifiés en l'honneur de ce lieu d'être qu'est l'Autre qui n'existe pas. La statue de Zeus à Olympie, le temple d'Artémis à Éphèse et le colosse de Rhodes, tous trois disparus aujourd'hui, faisaient partie des sept merveilles du monde antique et rendaient hommage à cet Autre pour le faire être. La Sagrada Familia de Barcelone en est un exemple moderne, même contemporain.

Pierre Loti le dit à sa manière : « Tant de lieux d'adoration éperdue que j'ai rencontrés sur ma route et qui répondent chacun à une forme particulière de l'angoisse humaine, tant de pagodes, de mosquées, de cathédrales, où la prière s'élève du fond des âmes les plus diverses ! Tout cela ne m'a pas fait entrevoir seulement cette demi-preuve si froide de l'existence d'un Dieu que l'on indiquait dans les cours de philosophie de ma jeunesse »¹².



¹ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », n°44, *La Cause freudienne*, 2000, p. 23 : citation de Heidegger, *Les concepts fondamentaux de la métaphysique* (1930).

² *Ibid.*, p. 24.

³ *Ibid.*

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 27-28.

⁶ Loti P., *Angkor*, Paris, Magellan & Cie, 2013, p. 51.

⁷ *Ibid.*, p. 71.

⁸ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'Être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre

du département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, leçon du 16 mars 2011, inédit.

⁹ Miller J.-A. & É. Laurent, « L'orientation lacanienne. L'Autre qui n'existe pas et ses comités d'éthique », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université de ¹⁰ Paris VIII, leçon du 20 novembre 1996, inédit.

¹⁰ *Ibid.*, leçon du 11 décembre 1996.

¹¹ *Ibid.*, leçon du 18 décembre 1996.

¹² Loti P., *Angkor*, *op. cit.*, p. 125.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**, **eve miller-rose**, **eric zuliani**

édition **cecile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪ pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪ pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

- pour Latigo, **dalila arpin et raquel cors**

- pour Caravanserail, **fouzia liget**

-pour Abrasivo, **jorge forbes et jacques-alain miller**

diffusion **éric zuliani**

▪ designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪ technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪ médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪ pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse

▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis

▫ responsables : **florencia shanahan et anne béraud**.

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▪ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▪ moderator : patricia badari ▪ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.

• *À l'attention des auteurs* _____

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",
Sous fichier Word ▪ Police : Calibri ▪ Taille des caractères : 12 ▪ Interligne : 1,15 ▪
Paragraphe : Justifié ▪ Notes : en fin de texte, taille 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs* _____

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •